

Jean Mattern

# A la place de l'autre

L'éditeur et romancier a quitté l'Allemagne pour la France et le français à 20 ans, afin d'être enfin lui-même. Et de prêter une voix juste à ses personnages, telle la narratrice du « Bleu du lac »

ÉMILIE GRANGERAY

Combien de fois naît-on à soi-même ? Et quels sont les rares moments où le cours de nos existences s'infléchit vraiment ? Ces questions que se pose Viviane, la narratrice du *Bleu du lac*, le nouveau roman de Jean Mattern, il serait tentant de les retourner à l'auteur. Non pour mettre mal à l'aise cet homme pudique, mais parce que, indéniablement, quelque chose a changé chez lui.

Il y a tout juste dix ans, on découvrait, avec *Les Bains de Kiraly* (Sabine Wespieser), que l'éditeur (longtemps responsable des acquisitions pour la collection « Du monde entier » chez Gallimard, il est désormais à la tête de la littérature étrangère chez Grasset) cachait un écrivain. Mais, si ses premiers livres étaient traversés de tombes et de désirs refoulés, il signe aujourd'hui un roman heureux ; son roman le plus libre, aussi. Quand on le lui fait remarquer, Jean Mattern acquiesce de sa voix douce, lui qui appartient à cette catégorie d'auteurs qui redoutent, tout autant qu'ils le désirent, le moment de la publication, raison pour laquelle ils s'attachent à toujours avoir un autre livre en cours d'écriture.

« J'ai d'abord un son, une tonalité, explique ce mélomane. Et l'histoire ensuite se déploie devant moi »

Écrire, pour lui, s'apparente à une gestation. Il note, en s'excusant de devoir jouer avec les mots : « Je m'appelle Mattern. En hébreu, le mot pour le métier d'éditeur est calqué sur celui qui désigne les sages-femmes, "mozi laor", celui ou celle qui fait venir à la lumière. Faire accoucher d'un texte comme on le ferait d'un enfant à naître, cette image m'a toujours plu. » Écouter, entendre les histoires des autres, les défendre pour qu'elles existent, Jean Mattern adore ça. Lire est, depuis toujours, sa façon d'être au monde. Lire pour meubler les journées

## Parcours

1965 Jean Mattern naît en Allemagne.

1990 Il commence à travailler dans l'édition, chez Actes Sud, puis chez Gallimard en 1998.

2008 Premier roman, *Les Bains de Kiraly* (Sabine Wespieser).

2016 Premier essai : *De la perte et d'autres bonheurs* (Gallimard). L'éditeur passe chez Grasset.

solitaires dans la petite ville de province où il a grandi, près de Francfort, en Allemagne. Lire pour s'échapper, après la mort de l'une de ses sœurs : les livres deviennent alors un refuge « absolu », « vital ». Les compagnons du jeune garçon se nomment Tonio Kröger (héros d'un roman de Thomas Mann, 1903) ou Thérèse Desqueyroux (François Mauriac, 1927) ; ce sont les héros de Joseph Roth (1894-1939), également. Tout comme Emma Bovary, Jean Mattern se languit d'une autre vie.

C'est à 20 ans, lorsqu'il quitte l'Allemagne et sa langue natale, qu'il peut enfin essayer d'exister pour lui-même. Quand on l'interroge sur ses origines et la raison pour laquelle il a choisi la France et le français, il répond : « L'origine française de la famille, voilà un des récits qui ont bercé mon enfance ! Celui présenté par mon père fut d'autant plus fondateur qu'il était un homme de peu de mots, et que sa version des faits, même rehaussée d'un vernis quasi mythologique, venait tout de même étayée par quelques noms et dates. Un de mes oncles avait fait des recherches généalogiques et déniché un Franz Mattern quittant Strasbourg autour de 1760, ainsi qu'une Eva Descartes, elle aussi originaire d'Alsace, épousée juste avant l'embarquement vers Temesvar-Timisoara-Temeschburg, la Petite Vienne voulue par Marie-Thérèse

d'Autriche, après la victoire de son père sur les Turcs. Et même si, dans ma famille, le français semble avoir assez vite perdu la bataille contre l'allemand, le hongrois et le roumain, voire le serbe, la langue de Descartes n'a jamais perdu son statut privilégié auprès de mon père. »

Ce dernier a même essayé de rejoindre la France après la guerre – « Et qui mieux qu'un fils peut parfaire le voyage entamé par le père ? », demande Jean Mattern. Dès l'adolescence, le français s'est donc « imposé » à lui comme la langue dans laquelle il voulait vivre. « Et lire et écrire, avant tout. » Il lui faudra du temps pour, après s'être occupé des mots des autres, accepter d'écrire enfin les siens, et plus encore le publier – il a longtemps caché la soixantaine de pages rédigées en apnée, lors d'un week-end solitaire, qui allaient devenir *Les Bains de Kiraly*, l'histoire d'un homme « aux origines incertaines et aux croyances floues », s'abritant derrière les mots d'autrui.

S'il a d'abord tant résisté, c'est autant par inhibition que par « crainte d'être illégitime ». Encore aujourd'hui, Jean Mattern a besoin d'un « mur étanche » entre ces deux vies qui sont désormais les siennes : celle d'éditeur et celle d'auteur. « C'est pour moi aussi sacré que la séparation de l'Église et de l'État. » Dix ans de plus donc, et un passage par la psychanalyse, comme il le raconte dans un texte aussi beau que bouleversant, *De la perte et d'autres bonheurs* (Gallimard, 2016), né

de l'invitation lancée par Michel Grzybowski, qui dirige la collection « Connaissance de l'inconscient », à replonger dans les écrits de Freud.

Il y raconte comment, à 30 ans, « bloqué par un rêve au bord d'une tombe », il a le sentiment de ne plus avancer. Comment il chute alors qu'il se rend à son premier rendez-vous avec son analyste, choisi parce qu'il avait écrit un très beau livre sur Shakespeare – on ne se refait pas ! « La psychanalyse m'a permis de marcher et de raconter des histoires. » En français, « la seule langue dans laquelle je me sente réellement vivre ». Et de rappeler à quel point psychanalyse et littérature sont des disciplines voisines, quand il écrit qu'elles « font toutes les deux commerce de nos âmes et (...), à mes yeux, il n'y a rien de plus beau que de vouloir sonder plus exprimer les plis et replis de notre humanité, que ce soit sur un divan ou entre la première et la quatrième de couverture d'un livre. »

De la perte et autres bonheurs, qui a bien fallu ne jamais voir le jour à cause d'une clé USB disparue, a été écrit à un moment charnière dans la vie de Jean Mattern. L'été de ses 50 ans, et de la séparation d'avec sa femme. Et il a radicalement changé sa manière d'être et d'écrire. « Cette proposition de Michel Grzybowski fut un grand cadeau, et ce livre, un apaisement. Cette liberté gagnée m'a donné celle d'écrire sur le bonheur, d'oser ce long monologue intérieur, de prendre la voix d'une femme. »

Pour *Le Bleu du lac* comme pour ses précédents ouvrages (*De lait et de miel*, roman sur l'exil et la perte, et *Simon Weber*, sur l'ambivalence des sentiments ; Sabine Wespieser, 2010 et 2012), Jean Mattern a commencé par entendre une voix. « J'ai d'abord un son, une tonalité, explique ce mélomane. Et l'histoire ensuite se déploie devant moi. » C'est en revanche la première fois qu'il n'avait pas une, mais trois fins possibles – « Ce que j'ai trouvé assez fertile finalement. » Son obsession ? « Que cela sonne juste. » Écrire, c'est d'abord à ses yeux « la capacité d'écouter, de mettre en mots ce qu'on entend, d'être sensible aux nuances ». Il poursuit : « C'est peut-être pour ça aussi que je ne suis pas un écrivain de l'auto-fiction, car écrire, c'est me mettre à la place de l'autre. »

Il a ainsi adoré être Viviane Craig, pianiste de renom qui va jouer en public une dernière fois, aux obsèques de

## EXTRAIT

« Et maintenant, je suis réduite au rôle de la femme perdue non pas par sa faute ou ses péchés, non, perdue, anéantie par ce trop tard qui résonne dans tout mon corps comme une condamnation à perpétuité, une prisonnière qui jamais plus ne pourra dire à l'être aimé qu'il l'a été sans conditions et sans limites, les gens appellent ça l'amour absolu, je crois, même si je ne comprendrai jamais ce que cette expression signifie, James n'était pas absolu, il était concret, il était la peau que je touchais, le sexe que je faisais bander et la bouche que j'embrassais (...), il était la seule personne au monde à me donner le sentiment que tout était parfaitement en ordre, que j'étais à ma place, et que j'étais quelque un moi aussi, et pas seulement l'idée que les autres se faisaient de moi depuis que j'étais devenue la prophétesse, la sauvagonne, puis la Greta Garbo du piano aux yeux du monde. »

LE BLEU DU LAC,  
PAGES 99-100

son amant clandestin. Bien évidemment, on retrouve ici les thématiques chères à Jean Mattern : le non-dit, le deuil, la transmission, mais c'est comme si *Le Bleu du lac* était, d'une certaine manière, le versant lumineux du noir et tragique *Septembre* (Gallimard, 2015, roman situé durant les Jeux olympiques de 1972). Comme si, enfin, et bien que naviguant toujours entre deux rives – l'éditeur et écrivain partage son temps entre Paris et l'île de Ré, où vit la personne qu'il aime –, Jean Mattern avait trouvé une grammaire lui permettant de réconcilier ses désirs avec le réel, et une place, la sienne, parfaitement juste. Oui, c'est comme s'il s'écouait enfin. ■

## Ce que fut l'amour

BIEN QUE CERTAINES thématiques et personnages chers à l'auteur des *Bains de Kiraly* (Sabine Wespieser, 2008) se retrouvent dans *Le Bleu du lac*, ce roman marque un tournant dans l'œuvre de Jean Mattern.

D'abord parce que c'est un livre sur le bonheur et l'évidence du sentiment amoureux, aussi bleu qu'un ciel de Cézanne. Et puis parce que, abandonnant une écriture tout en retenue, il s'autorise, en prenant pour la première fois la voix d'une femme, un long monologue intérieur. En utilisant le fameux « courant de conscience » à l'œuvre dans *Mrs Dalloway*, de

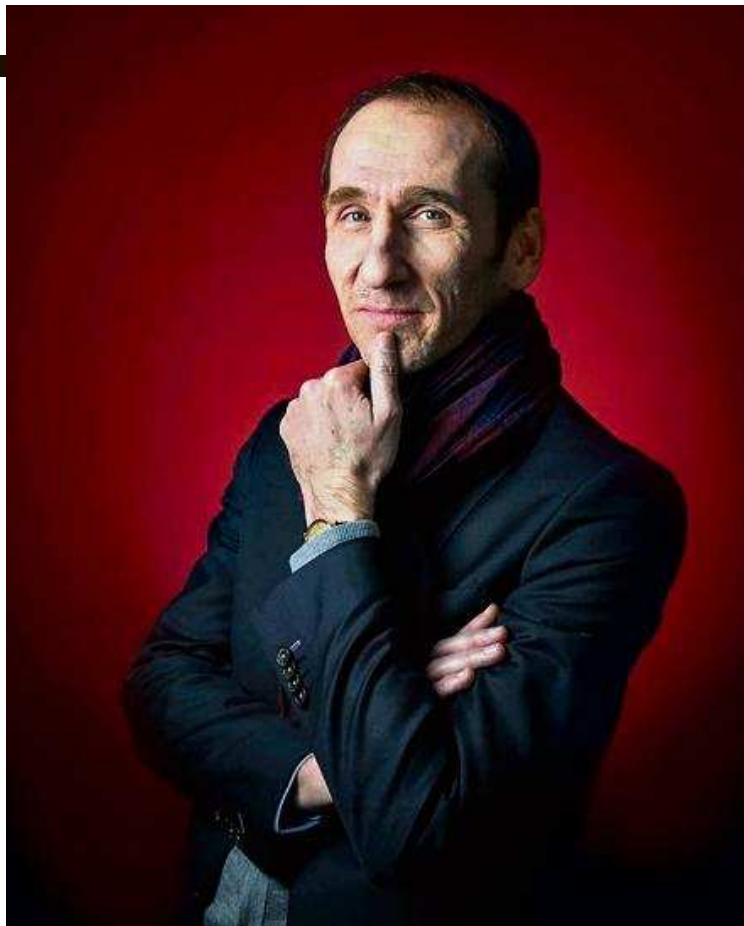
Virginia Woolf (1925), que Jean Mattern aime tant, et dont la technique est voisine de celle de l'association libre utilisée en psychanalyse, il donne à entendre au mieux et au plus près des émotions et interrogations nombreuses de Viviane.

Quand s'ouvre le roman, la narratrice, pianiste reconnue, part enterrer son amant, lequel, dans son testament, lui a demandé de jouer à ses obsèques. Alors elle se souvient. De cet homme libre à la « gueule d'ange » et au « sexe majestueux ». De cet homme qui lui a prouvé « qu'il était possible d'être parfaitement à sa place dans les

bras d'un autre être humain », et ce malgré un mariage fait d'amour tendre. Mais qui pourrait vraiment comprendre ce que fut leur lien, et qu'être « en dehors de toute considération morale ne signifie pas être sans moralité » ?

Livre résolument charnel, *Le Bleu du lac* est aussi un subtil hommage à tout ce qui compte pour Jean Mattern : la musique et la littérature, la psychanalyse et l'eau, au pouvoir réparateur. ■ E. G.

LE BLEU DU LAC,  
de Jean Mattern,  
Sabine Wespieser, 120 p., 16 €.



PHILIPPE MATSAS/OPALE/LEEMAGE